

II

Je dois le texte de la lettre qu'on va lire à l'obligeance de M. le colonel du génie Parmentier; elle a été déjà plusieurs fois traduite et publiée, mais toujours d'une manière incomplète et fautive. Je la donne intégralement, en allemand et en français. Elle a été trouvée chez M. Nepveu, à Sainte-Geneviève, entre Dieppe et Rouen. — J'ai écrit en Allemagne pour avoir de l'auteur même de la lettre ou de sa famille des explications sur les faits vraiment étranges qu'il rapporte; mais je n'ai reçu aucune réponse.

« Arques, 9 décembre 1870.

« Mein liebstes Mutterchen (1),

« Heute Nachmittag sind wir vor Dieppe gewesen,

(1) Je reproduis l'orthographe et la ponctuation de l'original.

eine Viertelstunde vom Strande entfernt, sind aber nicht in die Stadt gekommen, und haben wir uns 1 Stunde von Dieppe in obenstehenden Orte einquartirt. Es ist dieses wieder eine alte Burg Heinr. IV., dessen Raub- und sonstige Schloesser wir seit einiger Zeit beständig antreffen. In der Normandie haben wir es ueberhaupt was Quartire angeht viel besser wie in der Picardie, besonders die leckeren Fische welche man hier zu essen kriegt. Heringe welche einen Tag vorher im Meer gefangen auf dem Rost gebraten giebt ein Essen wie keins mehr. Das Wetter ist zwar durchgänglich recht schlecht, bis vorgestern hatten wir starken Frost und seitdem tiefen Schnee, welcher jedoch gegen die Kueste hie verschwindet. Neulich hattest du mir erwähnt, es wäre gefährlich bei Schneewetter Ordonnanz-dienst zu thun, ich habe damals daruber gelacht, gestern Nacht jedoch habe ich erfahren dass es doch nicht so angenehm ist; gefährlich ist es trotzdem nicht, denn ich finde mich, Gott sei Dank, doch immer wieder zurecht; es kommt ueberdiess nicht oft vor, dass ich solche Ordonnanzritte thun muss.

« Deine Staucher und Handschuhe habe ich gestern bekommen. Sie passen vortrefflich und halten gut warm, auch die Ohrenklappen habe ich erhalten welche auch recht gut sind. Die rothe Beu (?) oder Flanelljacke bewährt sich auch ganz gut, ich habe

typisch
frz.!!!

sehr selten kalt, und trage doch nur eine Unterjacke und das Hemd darüber wogegen die meisten Soldaten 5-6 Hemden angezogen haben und noch kalt sind. Ich werde mir bald eine neue Unterjacke kaufen müssen, ebenso 1 Paar Struempfe, da die beiden welche du mir neulich geschickt hast, schon anfangen durch zu gehen, auch die Unterjacke fängt schon an bedenklich zu werden; es kommt diess von dem ewigen marschiren und kampfem ohne Ruhe und Rast, unsere Pferde sind so matt dass sie kaum noch durch den Sporn weiter gebracht werden können, aber noch immer keine Aussicht auf einen Tag Ruhe, immer marschirt, der Feind marschirt vor uns her in welcher Zahl und wo ist unbestimmt; jetzt geht es nach Havre, wahrscheinlich sind die Herren auch dort verschwunden, ob Paris noch nicht bald Lust hat zu capituliren. Es wäre bald Zeit; das jetzige Leben ist zwar interessant und wechsellvoll aber doch zu schwer um angenehm gefunden werden zu können.

« Unsere Sitten haben in dieser Zeit, wenigstens die meinigen glaube ich keine Schaden erlitten; man wird rauh und hart aber nicht wild und wuest. Das einzige welches uns schaden wird wenn wir so Gott will glücklich nach Hause kommen, ist dass man das Mein und Dein nicht mehr unterscheiden wird. Wir werden Alle ausgemachte Spitzbuben

sein. Es ist uns nãmlich befohlen alles zu nehmen was wir finden und gebrauchen kœnnen, dies estreckt sich nicht allein auf Futter fuer Pferde und Menschen sondern auf Alles was nicht niet und nagelfest ist. Durch das Verlassen der meisten Schloesser hier in der Umgegend steht uns der Zugang zu allen Gemæchern auf, und nun wird alles stibitz was nur zu kriegen ist. Besonders werden die Weinkeller untersucht und haben wir in dieser Normandie mehr Champagner getrunken, wie wir in der Champagne gesehn, in zweiter Reihe stehen Pferde, alle Pferde welche wir gebrauchen kœnnen werden mitgenommen, alle Toilettensachen, Kämme, Spiegel, Buersten, Schuhe, Struempfe, Sacktuecher, besonders Nachtmuetzen, Notizbuecher, in einem Worte alles wird geklemmt; die Officiere behaupten auch in dieser Hinsicht ihren Vorrang und stehlen prachtvolles Pferdegeschirr, Decken und besonders werthvolle Gemælde in den Schloessern. Unser Adjutant Prinz W..... sagte mir vorgestern, « Mayer, « thun sie nur den einzigen Gefallen und stehlen sie « alles was sie nur kriegen kœnnen, wir wollen doch « dem Volke zeigen dass sie uns nicht umsonst in « diesen Krieg verwickelt haben. » Ich konnte natuerlich dass es ein Befehl war nicht anders antworten als « zu Befehlen Durchlaucht. » Was das geben wird weiss Gott, denn wenn nichts mehr zu

klemmen ist, da klemmt Einer dem Anderen Alles weg.

« Beifolgend einige Præbchen meiner Stibitzerei :

« H.... læsst grussen ; er befindet sich auch noch immer wohl und munter. P.... auch und ueberhaupt alle welche von meinen Bekannten da sind, H.... und W.... von Busbach eingeschlossen.

« Die Berichte von der Schlacht von Amiens werden jetzt wohl bei euch eingetroffen sein und wirst du die Détails daraus ersehen können. Von A.... R.... habe ich sehr lange nichts erhalten, ich habe oft geschrieben, wenn auch nur einige Worte, aber keine Antwort. Frage doch Mal den Knecht wie es ihm noch ginge. Von H.... B.... habe ich neulich eine Karte erhalten mit der Unterschrift « second lieutenant, » das sind die Herren welche bis zum Schluss des Krieges in der garnison stecken und dann Offizier werden ohne zu wissen was ein soldat im Felde sein muss. A.... R.... wird auch wohl Gemeiner bleiben aber auch stockgemeiner obwohl er mehr Gruetze hat wie mancher Lieutenant von die (1) Cavalerie.

« Zenter Klos (2) ist auch vorbeigegangen ohne etwas zu bringen, toujours malheur.

(1) Cette faute est une plaisanterie allemande, comme on dit chez nous *du dor*.

(2) Fête des pays rhénans.

« Jetzt liebes Mamachen muss ich schliessen, die Augen fallen mir bald zu, ich bin die letzte Nacht um 1/2 2 Uhr zuruckgekehrt.

« Behuet dich Gott und bete fuer deinen dich in-nig liebenden Sohn.

EUGEN.

« Viele Gruesse an Alles in S..... »

Voici la traduction littérale de cette lettre :

« Ma chère petite mère,

« Nous sommes arrivés cette après-midi devant Dieppe, à un quart d'heure de la mer : mais nous ne sommes pas entrés dans la ville et nous sommes cantonnés à une heure de Dieppe dans le lieu indiqué ci-dessus. C'est encore une vieille forteresse de Henri IV; dont nous rencontrons depuis quelque temps pas mal de châteaux destinés au brigandage et autres choses semblables(1). En somme quant aux cantonnements nous nous trouvons beaucoup mieux en

(1) Je n'ai point la prétention de donner des leçons d'histoire à un *Allemand*; je ferai pourtant remarquer que le seul rapport du château d'Arques avec Henri IV est la victoire qu'il a remportée, et que dans le voisinage le Béarnais n'a jamais, que je sache, fait servir ses châteaux à détrousser les voyageurs. J'ignore quels châteaux d'Henri IV M. Mayer a pu rencontrer en Normandie.

Normandie qu'en Picardie; il y a surtout les succulents poissons qu'on trouve ici à manger. Des harengs pris la veille dans la mer et cuits sur le gril, on ne peut rien imaginer de meilleur. Il est vrai que le temps est parfaitement détestable; jusqu'à avant-hier nous avons eu une forte gelée et depuis une neige épaisse, qui cependant disparaît un peu vers la côte. Dernièrement tu m'as fait observer que ce serait dangereux de faire le service d'ordonnance par un temps de neige, j'en ai ri alors; cependant la nuit dernière j'ai expérimenté que ce n'est pourtant pas si agréable. Mais malgré tout ce n'est pas dangereux, car je me trouve parfaitement bien, grâce à Dieu. D'ailleurs il n'arrive pas souvent que j'aie à faire de telles courses comme ordonnance.

« J'ai reçu hier tes manchettes et tes gants. Ils vont à merveille et tiennent bon chaud; j'ai reçu aussi les oreillères qui également sont excellentes. Le gilet de flanelle rouge se comporte aussi tout à fait bien; j'ai très-rarement froid, et ne porte pourtant qu'une camisole et ma chemise, tandis que la plupart des soldats mettent cinq ou six chemises et ont encore froid. Il faudra que je m'achète bientôt une nouvelle camisole ainsi qu'une paire de chaussettes, car les deux paires que tu m'as envoyées dernièrement commencent déjà à s'en aller, et la camisole commence aussi à menacer ruine. Cela vient de ces marches

et combats éternels, sans fin ni trêve, nos chevaux sont si fourbus que c'est à peine si on peut encore les faire avancer à coups d'éperon. Mais il n'y a toujours aucun espoir d'un seul jour de repos; on marche toujours, l'ennemi marche devant nous, en quel nombre et où, on ne sait pas au juste; maintenant on avance vers le Havre. Probablement que là aussi les Messieurs ont filé. Est-ce que Paris n'aura pas bientôt envie de capituler. Il serait grand temps; la vie actuelle est sans doute intéressante et variée, mais trop dure pourtant pour pouvoir être trouvée agréable.

«Pendant ce temps nos mœurs, les miennes du moins, ne se sont pas gâtées, à ce que je crois. On devient rude et dur, mais non pas sauvage et désordonné(1). La seule chose qui nous nuira, si nous rentrons sains et saufs à la maison (ce que Dieu veuille), c'est que nous ne saurons plus distinguer le Tien du Mien. Nous serons tous des coquins fieffés. On nous ordonne entr'autres choses de prendre tout ce que nous trouvons et qui peut nous être utile. Cela ne signifie pas seulement la nourriture pour chevaux et pour hommes, mais tout ce qui n'est pas cloué et rivé. La plupart des châteaux des

(1) Je ne sais si ces expressions rendent bien les nuances de brutalité si finement analysées par M. Mayer.

environs étant abandonnés, nous pouvons entrer dans tous les appartements, et l'on chipe alors tout ce que l'on peut attraper. On met d'abord les caves à contribution et nous avons bu plus de champagne ici en Normandie, que nous n'en avons vu en Champagne même; en seconde ligne viennent les chevaux; tous les chevaux dont nous pouvons nous servir sont emmenés; toutes les affaires de toilette, peignes, miroirs, brosses, souliers, bas, mouchoirs, et surtout les bonnets de nuit, les carnets, en un mot tout est chapardé. Les officiers maintiennent aussi à ce point de vue leur rang supérieur et volent de magnifiques harnachements, des couvertures et surtout des tableaux de prix dans les châteaux. Notre adjudant, le prince de W..., me disait avant hier : « Mayer, « prenez-en à votre aise, et volez tranquillement tout « ce que vous pourrez attraper; nous montrerons « bien à ce peuple que ce n'est pas impunément « qu'il nous a provoqué à faire cette guerre. » Comme c'était un ordre, je ne pus naturellement que répondre : « A vos ordres, Excellence! » Ce que cela produira, Dieu le sait, car quand il n'y a plus rien à chiper, on se chipe tout les uns aux autres.

« Ci-joint quelques petits exemplaires de mon chapardage.

« H... te fait saluer. Lui aussi est toujours bien et dispos. P... également et en général tous ceux de

ma connaissance qui sont ici, H... et W... de Busbach inclusivement.

« Vous aurez sans doute reçu maintenant les nouvelles de la bataille d'Amiens et tu auras pu en voir les détails. Je n'ai rien reçu depuis longtemps de A... R...; j'ai souvent écrit, ne fut-ce que quelques mots, mais pas de réponse. Demande donc une fois au domestique comment il va. J'ai reçu dernièrement une carte de B... avec la souscription : « second lieutenant. » Encore un de ces Messieurs qui ne bougent pas de la garnison jusqu'à la fin de la guerre et alors deviennent officiers sans savoir ce que doit être le soldat en campagne. A... R... restera bien sûr simple soldat, à jamais (1), quoiqu'il ait plus de cervelle que maint lieutenant de la cavalerie.

« Zentes Klos a aussi passé sans rien apporter; toujours malheur!

« Maintenant, cher Maminette, il faut finir; mes yeux se ferment presque; je suis revenu la nuit dernière à une heure et demie.

« Que Dieu te garde et prie pour ton fils qui t'aime profondément.

« EUGÈNE.

« Beaucoup de compliments à tous à S... » (2)

(1) *Stockgemeiner* n'est pas traduisible.

(2) Voici ce qu'écrivait Freytag dans l'article de la Revue

Voici maintenant, comme contraste, une lettre adressée par un paysan à son ami.

« L... den 10ten ocktober 1870.

« Lieber J...., ich ergreife auch einmal die Feder einige Zeilen an dich zu schreiben. Ich habe diesen Abend den Brief gelesen den du deinem Vatter den

Im neuen Reich, dont j'ai parlé page 80. « Officiers et soldats ont vécu pendant des mois devant des pendules de bronze, des tables de marbre, des tentures de damas, des ornements artistiques, des tableaux et les belles gravures de l'industrie parisienne. Les fusiliers de Posen et de Silésie ont abîmé les sofas de velours pour s'en faire des lits moelleux, ont détruit les tables richement incrustées, ont pris les livres de leurs rayons pour se chauffer dans les froides soirées d'hiver... C'était une chose lamentable de voir un admirable tableau d'un peintre célèbre sali et charbonné par nos soldats, une Hébée avec les bras cassés, un inestimable manuscrit bouddhique gisant déchiré dans la cheminée... Alors on commença de penser qu'il serait bon de conserver pour ses amis des choses si belles et si charmantes. On inventa un système de *sauvetage* que, dit-on, des hommes éminents et distingués de l'armée n'ont pas dédaigné. Les soldats firent le commerce avec les juifs, et les convoyeurs qui pullulent à Versailles; les officiers songèrent à l'ornement de leurs demeures, et ce qui pouvait facilement être empaqueté, comme les gravures et les peintures, courut le risque d'être enlevé des cadres et emballé à destination d'Allemagne... Revenez vers vous, dit en terminant Freytag à ses compatriotes, la conscience pure et les mains vides. »

3. Oktoher geschrieben hast; und mit Traurigem Herzen erfahren muessen, dass ihr den 29ten September wieder gegen die Franzossen gekæmpft habt, wo auch gewiss mancher *Deutscher Bruder* : sein Leben hat eibuessen muessen. Lieber J.... es freut mich, wen ich die Briefe lese die du schreibst, wen es heist der Lieber Gott hat uns wieder gluecklich durchgeholfen. Lieber J.... wir wissen nicht ob wir uns wieder sehn, denn es kan auch einmal deine Stunde schlagen, wo vor dich der Liebe Gott bewahren will, dass du Blæssiret oder den Todt schmeken muessest. Ach darum versæume es keinen Tag den lieben Gott zu bitten, dass er dich durch seinen Sohn *Jesum Christum* vor allen unglueck behueten und bewahren wolle. Amen. Nun will ichs schliessen. Es grusst meine Frau und die 2 Kinder vieltausendmal.

« Ein Gruss von deinem Freund

« P.... S.... »

« Cher J...., je prends encore une fois la plume pour t'écrire quelques lignes. J'ai lu ce soir la lettre que tu as écrite à ton père le 3 octobre, et j'ai appris avec tristesse de cœur que vous avez de nouveau combattu le 29 septembre contre les Français, et là aussi sans doute plus d'un *frère allemand* a dû payer de sa vie. Cher J.... cela me réjouit quand je lis la

lettre que tu écris, d'y voir que le bon Dieu nous a de nouveau heureusement protégés. Cher J.... nous ne savons pas si nous nous reverrons, car elle peut aussi sonner pour toi, ce dont le bon Dieu veuille te garder, l'heure où tu seras blessé ou même où tu devras goûter la mort (1). Ah! ne néglige pas de prier le bon Dieu chaque jour, pour qu'il daigne te protéger et te garder de tout mal par son fils *Jésus-Christ*. Amen. Maintenant je dois finir. Ma femme et les deux enfants te saluent mille fois.

« Un salut de ton ami

« P.... S.... »

Il faut remarquer que la première lettre est écrite par un jeune homme de bonne famille et celle-ci par un paysan de la Hesse. Si l'une offre un mélange inquiétant de corruption et de naïveté, la seconde révèle assurément une nature saine, forte et noble. J'ai placé à dessein ces deux lettres à côté l'une de l'autre, parce qu'elles sont la justification des jugements que j'ai portés.

(1) Il avait raison. Son ami, qui faisait partie de l'armée de Metz, a été blessé le 8 décembre à Cravant; il est mort dans notre ambulance, où nous avons pu apprécier et son courage et sa douceur.